

La Tendresse en son homme et conscience

Publié le 15 janvier 2022



Rencontre Le Nouveau spectacle de Julie Berès interroge la construction de la masculinité.

En 2016, Julie Berès, autrice, metteuse en scène, chorégraphe, inventait, avec la complicité de Kevin Keiss et Alice Zeniter *Désobéir*, un spectacle sur les vertus de l'insoumission qui rompait néanmoins avec tout ce qu'on pouvait craindre de convenu dans ce plaidoyer en sa faveur. C'était une petite forme, avec peu de décors, peu de moyens, «une pièce d'actualité» comme en commande régulièrement Marie-José Malis à la tête du théâtre de la Commune à Aubervilliers, et qui interrogeait comment, par leur faculté de dire «non», quatre jeunes femmes de tous milieux et issues de l'immigration, échappaient à l'asservissement. La pièce aurait dû se jouer une poignée de jours. Le bouche-à-oreille a fait le reste, les réseaux se sont enflammés, et, chose rare, ce sont les jeunes gens qui ont été les premiers au rendez-vous. Si bien que la pièce, qui questionne la faculté de modifier sa ligne de vie, connaît elle aussi un changement de perspective : elle tourne encore aujourd'hui.

Six ans plus tard, Julie Berès ausculte toujours en compagnie de Kevin Keiss, mais aussi de Lisa Guez - Alice Zeniter participe à l'écriture mais de manière plus distante - le prisme du masculin. Il s'agit de saisir comment les jeunes hommes éprouvent aujourd'hui leur virilité. Pour paraphraser Simone de Beauvoir, comment ils deviennent homme, se débattent avec les injonctions contradictoires que leur adressent la sphère familiale, le monde du travail et surtout les exigences de la vie amicale et amoureuse. Qu'est ce qui construit un «homme» dès lors que ses remparts traditionnels prennent l'eau ?

Non, ne fuyez pas ! Même si la thématique de cette nouvelle pièce bien nommée la Tendresse semble se couler dans l'air du temps comme du béton dans un moule, on peut faire confiance à Julie Berès et ses acolytes mais aussi aux huit jeunes hommes au plateau, qui viennent du Congo, de Picardie, de l'opéra ou du hip-hop, pour incarner des singularités et faire voler en morceaux tout ce qui peut sembler trop rigide dans les intentions.

Pur présent. Au café où l'on croise Julie Berès et Kevin Keiss pendant la trêve des confiseurs, la metteuse en scène est beaucoup plus volubile que son acolyte, qui observe la situation. Écouter était 'ailleurs l'une de ses fonctions, puisque en compagnie de Lisa Guez et Julie Berès, qui a effectué la plus grosse partie de l'enquête, il a commencé par rencontrer une quarantaine de jeunes gens. Du Théâtre documentaire ? Julie Berès réfute cette notion : « *une fois qu'on a constitué nos problématiques et recruté l'équipe des acteurs-danseurs-dont un danseur virtuose classique qui n'avait jamais joué la comédie - il y a un va-et-vient entre l'écriture de fiction et la porosité des lignes biographiques.* »

Le trouble, dans ce théâtre sérieusement documentée et affamé des autres, provient du sentiment que tout ce qui se passe sur scène surgit comme par enchantement, dans un pur présent. Kevin Keiss acquiesce : « *On tend vers un théâtre performatif dans la mesure où il semble n'exister que dans un instant.* » Julie Berès : « *Et immersif en ce qu'on commence par crawler dans toutes sortes de textes, philosophiques, sociologiques, socio-politiques.* »

L'équipe renoue t-elle avec un théâtre engagé ? « *Bien sûr qu'on est engagés ! On n'a absolument pas peur de l'être !* » Par leurs contradictions, leurs interlocuteurs leur fournissent les armes pour échapper à la moralisation. Julie Berès « *Les jeunes gens nous disent tous qu'ils ne sont pas violents, qu'ils détestent la violence. On leur demande alors de nous citer leurs dix héros de cinéma.* » Et là, surprise, aucun personnage masculin vulnérable ne leur venait spontanément à la bouche - comme si l'époque contemporaine était finalement plus pingre en la matière que les années 70, qui ont vu poindre Antoine Doinel, le héros faillible de François Truffaut, Alain Souchon ou encore Pierre Richard. « *Cette liste de «supermen» établie, ils peuvent alors parler de l'assignation à la force dont ils souffrent terriblement* » remarque Kevin Keiss. Une évidence : La Tendresse «n'aurait jamais pu voir le jour sans le mouvement Metoo». dans leur traque pour évaluer la manière dont il bouleverse les relations hommes-femmes, les auteurs-enquêteur observent que les jeunes hommes hétérosexuels ont beaucoup de mal à

saisir comment agir lors d'une rencontre amoureuse. Julie Berès : *«Ce qui revenait est que les jeunes femmes continuaient d'attendre d'eux une position conquérante, sans qu'ils perçoivent où se situe la ligne rouge.»*

Graal. Dans le doute et la peur d'un renversement, beaucoup gardent toutes les traces d'une histoire sentimentale, leurs textos notamment. Pour autant remarque-t-elle, *« la révolution en cors ne va pas jusqu'à inverser la valorisation du tableau de chasse. Le corps de la femmes reste une valeur ajoutée au regard des autres hommes, il est un outil pour être considéré par le groupe. Tandis qu'une femme qui aligne les conquêtes est de manière inchangée, rabaissé »*. Kevin Keiss poursuit la réflexion : *« Beaucoup plus que le féminin, le masculin doit être adoube par le groupe. Il reste disqualifié s'il ne se conforme pas à certains rites. »*

Ne pas croire cependant que la Tendresse est construite comme une enquête sociologique. Le terrain n'est qu'une étape préalable. Une fois la marmite d'expressions, de rengaines et anecdotes remplie, il reste à inventer une structure dramaturgique avec des séquences chorégraphiques conçues au plateau et jamais en amont. Notamment avec la danseuse Jessica Noita, *«qui chorégraphie les gens en les regardant, en fonction de leur possibilité et de leur corps»*. L'équipe écrivante se partage alors le travail entre «solo, textes réservoirs et parties chorales». Le Graal est d'atteindre une évidence telle que les acteurs puissent oublier qu'ils ne signent pas un texte. Un risque aussi. *«Les actrices de Désobeir avaient tendance à laisser planer l'ambiguïté d'autant que le public auraient mis sa main au feu qu'elles jouent leur propre rôle»*, se souvient Julie Berès. Mais non ! Le texte est bien sous la responsabilité d'une équipe collégiale d'auteurs, dont la réussite paradoxale tient à leur disparition.

Anne Diatkine